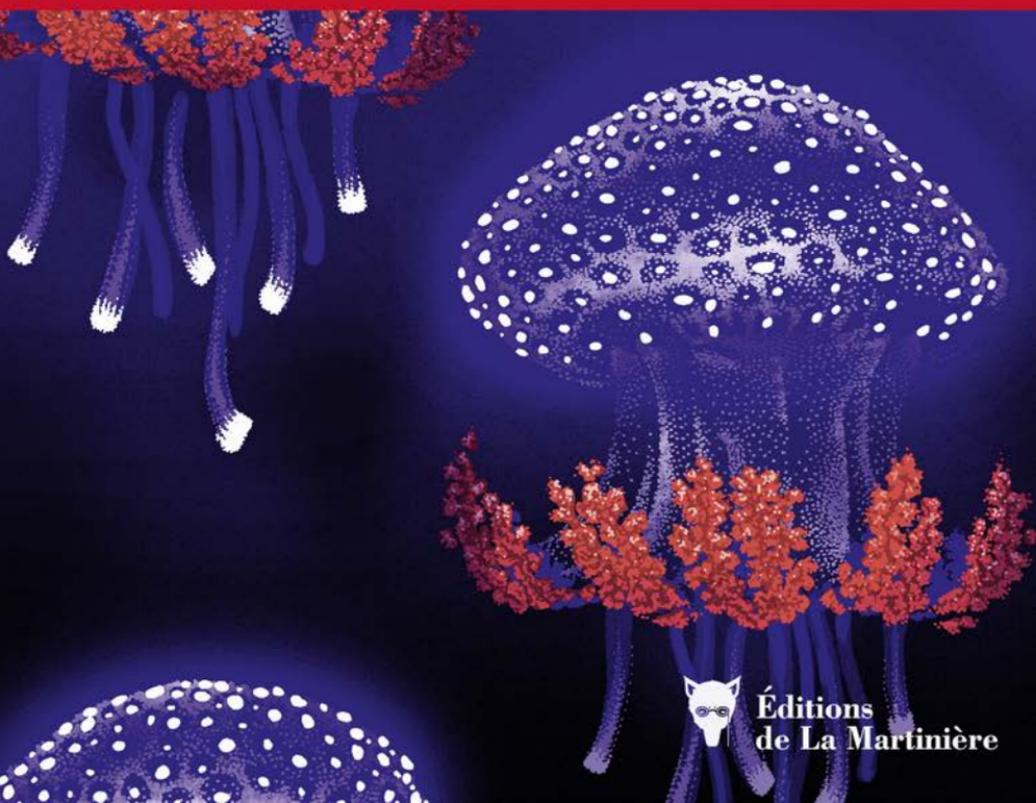


Caroline
Dorka-Fenech

Rosa
dolorosa



Rosa dolorosa



**Caroline
Dorka-Fenech
Rosa dolorosa**

**Éditions
de La Martinière**

ISBN 978-2-7324-9425-8

© 2020 Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



La nuit, surgis des souterrains, d'étranges oiseaux avaient dépecé les nuages. Et l'orage dévoré, à l'aube, avait déporté ses murmures.

Après sa douche, nue, Rosa prit place sur le bord de sa baignoire ébréchée au fond de laquelle se vidait une eau grise. Lumière de cave, peinture en miettes, cela faisait des mois qu'elle rêvait de refaire cette salle de bains lugubre. Si elle avait eu l'argent, bien sûr, elle aurait déjà tout détruit. Elle ne l'avait pas encore cet argent, même s'il était en train de venir, même s'il viendrait. En attendant, comme chaque matin, Rosa se courba pour enduire ses jambes d'un gel médical glutineux, massant ses chevilles, ses mollets, ses genoux, massant jusqu'à pénétration complète de la substance froide. Dans la pénombre, son vernis à ongles paraissait noir. Lorsque ses yeux s'assombrirent.

Rosa venait d'apercevoir une tache.

Là, sous son genou gauche. Un réseau de veines violettes, une fleur de feu d'artifice explosée sur deux centimètres carrés d'épiderme. Évidemment, des rougeurs, Rosa en avait déjà repéré auparavant,

traces ordinaires sur un corps de quarante-deux ans souvent soumis aux rayons solaires. Cette apparition l'inquiéta plus que d'autres. Plus large, plus foncée. Plus voyante.

Elle s'empara d'un fond de teint qu'elle utilisait d'habitude pour le visage, et elle l'appliqua sur la tache, sur chacune de ses veines. Bientôt elle ne discerna plus rien tant elle prit soin de tout escamoter sous le maquillage, tout dissoudre, grimant jusqu'à obtenir une peau lisse. Une peau uniforme. Enfin la tache était enfouie et Rosa se redressa. Face à son miroir.

Elle aurait dû se sentir mieux. Elle peigna ses cheveux, elle se parfuma d'une eau vive. Un mauvais pressentiment, malgré elle, persistait, une épine, dans sa gorge, qu'elle tenta d'avaler en accélérant la cadence. À la va-vite, elle enfila son soutien-gorge, sa culotte, sa robe noire quotidienne, et elle s'empressa de quitter la pièce comme si celle-ci était devenue maudite. Sous ses pas, dans le couloir de son vieil appartement, le parquet s'effritait. Elle entra dans la cuisine pour y récupérer une chemise blanche fraîchement repassée. Une chemise d'homme. Puis, atteignant une autre porte, elle frappa deux fois pour s'annoncer avant de pénétrer dans une chambre étroite aux volets clos.

Un jeune homme était là, torse nu, vingt-trois ans, penché sur son ordinateur portable. Les reflets

d'un aquarium gorgé de poissons oscillaient sur son dos, y déposant des formes d'algues longues. Sans quitter son écran des yeux, il tendit sa joue pour que Rosa l'embrasse, et elle alla poser ses lèvres sur sa barbe naissante, savourant sa douceur.

Voici Lino Messina. Voici son fils.

Elle décida de taire la tache.

– Habille-toi, chéri. On doit y aller.

Lino regarda l'heure et attrapa la chemise que Rosa lui tendait. Elle aimait quand son garçon s'habillait avec élégance, flattée qu'il lui ressemble autant. Elle l'observait. L'éclat de son visage. La texture de sa peau. Sa voix pleine d'assurance la réchauffa d'un coup.

– Je le sens bien ce matin. Je ne sais pas pourquoi, j'y crois.

– Si mon fils y croit... J'y crois, moi aussi.

Lino l'approuva d'un clin d'œil, Rosa le lui rendit par mimétisme. En sa présence, elle finissait toujours par se régénérer.

– Ça va se faire, maman. Je vais le convaincre. C'est sûr.

Elle souscrivit à ces promesses, de toutes ses forces.

Dehors, les murs ocre étaient déjà léchés à vif par le soleil du mois de juin, et côte à côte la mère et le fils se pressèrent à travers les rues serpentine

de leur quartier, Vieux-Nice saturé de restaurants et de marchands de savon, mosaïques d'huile d'olive, de biscuits, de lavande. Tous deux étaient stimulés par l'enjeu du rendez-vous à venir et en moins de vingt minutes ils arrivèrent à destination, face à un immeuble aux allures de vaisseau mitrillé. L'hôtel Gloria. Sous une enseigne aussi grêlée que les murs, l'homme que les Messina devaient rencontrer se tenait là, la soixantaine, blond, gros, engoncé dans un costume gris démodé beaucoup trop chaud pour la saison. Les yeux rivés au sol, hors de lui, il était au téléphone et vociférait en russe, sa langue maternelle. Malgré sa répulsion pour cet énergumène, Rosa encouragea son fils à se présenter.

– Monsieur Kinski ?

L'autre se redressa. Deux yeux gris radiographièrent Lino quelques secondes, le temps que prit l'homme pour décider d'abréger sa conversation, éteindre son portable d'un geste rustre. Lino lui tendit la main.

– Lino Messina. Enchanté.

– Kinski.

Kinski s'était exprimé sans accent, d'un ton qui trahissait son énervement. D'une poignée de main moite, il salua Lino avant de s'adresser à elle.

– Votre associé m'a beaucoup parlé de vous, madame Messina.

– Marc Laine ? Il parle toujours beaucoup.
– On a des chances de le voir ce matin ou pas ?
– Sa mère sort de l’hôpital aujourd’hui, il doit s’occuper d’elle.

– Ah oui, il m’avait dit. Ma mère à moi est morte l’année dernière.

– Je suis désolée.

Il la remercia d’un battement de cils métallique, indifférent, et leva ses yeux en direction des fissures.

– En tout cas Marc-Laine-qui-parle-beaucoup ne m’avait pas dit qu’il y a aussi toute la façade à refaire. Vous voulez que je finance ça aussi ?

À l’arrière de son cou, la sueur coulait en abondance. Il l’essuya du bout des doigts, exhibant la lourde chevalière en argent qui boudinait son pouce gauche. Le dégoût de Rosa s’intensifia. Elle admirait son fils qui parvenait à rester professionnel, courtois.

– On a revu le plan de financement. Si vous voulez regarder.

L’homme consentit à s’emparer du dossier que lui tendait Lino. Il le feuilleta en diagonale, et pressa l’entrevue.

– On peut visiter tout de suite ou pas ? J’ai rendez-vous dans une demi-heure à l’autre bout de la ville.

Alors Lino s’inclina. Et Rosa n’osa pas le contredire. Elle voulait autant que son fils que leur hôtel

se monte, que la rénovation débute, que Kinski investisse l'argent qui manquait. Que Kinski, même s'il les répugnait, même s'il leur semblait barbare, se mette, lui aussi, avec eux, sur-le-champ, à y croire.

Initiant la visite, Rosa ouvrit la porte et laissa l'homme pénétrer dans le hall silencieux afin qu'il en expérimente le volume malgré la poussière et les débris de peinture satellisant tous les meubles. Fauteuils affaissés, tables bancales. Quinze ans auparavant, trois étoiles avaient été attribuées à cette épave. Trois étoiles depuis longtemps perdues.

Attentive à tous les gestes du Russe, Rosa masquait son anxiété. L'homme se déplaçait au ralenti tel un dirigeable, regard concentré sur le mur derrière le comptoir en contreplaqué déchiré. Le vieux mur gris.

– C'est là que vous mettrez votre aquarium, monsieur Messina ?

– Il fera toute la hauteur. Assez large pour une douzaine de méduses. J'ai choisi de grands spécimens, avec une ombrelle de vingt centimètres. L'accueil sera plutôt spectaculaire pour les clients.

– Marc dit que c'est votre truc, les fonds marins.

– Je fais de la plongée.

Ni étonné ni intéressé, Kinski semblait vouloir en finir.

– C'est pas déjà vu ce genre de décoration ? Un aquarium, j'ai l'impression qu'on trouve ça dans n'importe quel *boui-boui*.

– On a vérifié, on sera les premiers à en avoir un de ce type à Nice.

– Vous voulez vraiment foutre des méduses dans ce hall d'hôtel ?

– Une douzaine.

– Marc Laine m'en a parlé, je croyais qu'il se foutait de moi. Moi ça m'angoisse rien que d'y penser, ces saloperies de bestioles. J'ai été piqué quand j'étais petit, dans la baie. J'ai encore une cicatrice, là.

Dans un rictus, Kinski pointa l'intérieur de sa cuisse pour inviter Lino à imaginer sa blessure à travers le tissu épais du costume. Le jeune homme se força à observer l'entrejambe, ne sachant pas quoi répondre. Rosa le secourut en reprenant la parole.

– Moi je les adore ces *bestioles*. Leurs brûlures font mal, c'est vrai. Mais j'ai toujours trouvé qu'elles avaient une sorte de grâce. Quand elles sont en aquarium, je peux les regarder pendant des heures. On a l'impression qu'elles dansent. C'est hypnotisant.

Surpris par l'intervention, Kinski pivota vers Rosa. D'apparence sereine, elle invitait le financier à se figurer ce que cela faisait de se laisser hypnotiser par une douzaine de méduses encloses dans

un aquarium, dans le hall d'un hôtel, de cet hôtel, là. La ronde des méduses derrière le verre, dans l'eau, parmi bulles et courants. Leurs tentacules flottant comme des fourreaux de fantômes. Pour la première fois, Kinski parut impressionné, son regard agrippé à Rosa comme à une statue venant de prendre vie. Voix grave de Rosa, ses lourds cheveux bruns bouclant sur ses épaules. Yeux verts de Rosa, ses mollets nus sous sa simple robe noire. L'arrondi de ses lèvres. La sensualité de sa gorge. L'homme prit Lino à témoin.

– C'est quelqu'un votre mère, non ?

Lino acquiesça. Rosa reprit courage.

Désormais elle avançait en tête dans le couloir du premier étage éclairé à grand-peine par un alignement d'appliques brisées, papier peint verdâtre, numéros dorés en partie effacés sur chacune des portes.

– Combien de chambres en tout ?

– Vingt. Et deux suites.

Rosa s'arrêta devant le numéro neuf et pénétra à l'aide d'un passe dans ce qu'elle présenta comme la plus grande chambre de l'hôtel. Revêtement craquelé qui fut peut-être jaune canari, vieux lit au matelas moisi, moquette souillée, effluves rances, Lino se hâta d'aller ouvrir la fenêtre et les volets pour aérer. Il exposait son projet avec concision.

– Les chambres seront blanches. Dans un esprit zen.

– Vous allez mettre des aquariums dans les chambres aussi ou pas ?

– Non, les méduses ont besoin d'un grand volume d'eau.

– Un grand volume ? Je comprends pourquoi il coûte un bras votre bocal.

Kinski se rapprocha de la fenêtre. De l'autre côté des vitres encrassées s'étirait la baie de Nice et le soleil, et la mer, la Méditerranée et ses remous pris dans une forêt de brillances. Au-dessus un avion passa, grondant, sur le point d'atterrir à l'aéroport qui jouxtait la ville. En nage, l'homme contempla un instant l'engin, puis il revint vers Rosa.

– Et votre restaurant, madame Messina ? Le Petit Soleil. Qu'est-ce que vous allez en faire ?

– On va le mettre en vente.

– Vous en avez marre de la restauration ?

– C'est bien de changer.

– C'est surtout bien de gagner plus d'argent, non ?

– Aussi.

– Marc dit que vous faites les meilleures tartes aux pommes de toute la ville.

– Je vous ferai goûter, si vous voulez.

L'air soudain intéressé, Kinski inclina la tête comme pour mieux évaluer le désir qu'il éprouvait pour la bouche de cette femme.

- Je suis gourmand, je vous prévient.
- Je rajoute toujours du miel. Pas trop. Juste pour que ça fonde.
- L'homme semblait se détendre.
- C'est tentant. C'est très tentant.

Lorsque la visite s'acheva, Rosa avait envie de vomir. Elle attendit que Kinski ait disparu pour échanger un regard avec son fils. Tous les deux avaient l'impression d'avoir assisté à un grotesque numéro de cirque. Lino, surtout, n'en revenait pas.

– J'ai cru qu'il allait t'allonger sur le vieux lit de la chambre neuf.

– C'était tentant, « ou pas » ?

– Putain. Tu as intérêt à assurer avec tes tartes. « Je vous ferai goûter. » Je rêve...

– Quoi, tu crois que ta mère ne sait pas faire des tartes ?

– Tu sais aussi faire cuire la viande. Il faudra que je te surveille.

Rosa éclata de rire en emmenant son fils en sens inverse à travers les mêmes rues courtes du Vieux-Nice, murs, soleil, ressacs, avion, l'image de Kinski les poursuivant, malgré eux, telle une traînée d'espoir.

Lino interrogea sa mère :

– Tu crois qu'il va nous donner une réponse ce soir ?

- Il a dit qu’il appellerait Marc.
- « Je suis gourmand, je vous préviens. »
- Allez, arrête de te moquer.
- Je me moque pas, j’admire au contraire.
- S’il met l’argent, tu vas regretter.
- S’il met l’argent, je vais l’embrasser.
- Comment il a dit déjà ? « Dans n’importe quel *boui-boui* » ?
- Bordel...

Et la mère et le fils continuèrent à plaisanter en marchant, saluant les commerçants qu’ils connaissaient en passant, sourires, signes de mains, jusqu’au Petit Soleil, complices, déterminés.

Maîtresse des lieux, Rosa commença par vérifier que tout était en ordre devant le restaurant. Le store jaune, la devanture vitrée, le menu bon marché affiché à onze euros. Son rituel était précis. Elle contrôla également les fenêtres de son appartement, au-dessus, au troisième étage, pour s’assurer qu’elles étaient bien fermées. Puis elle entra, derrière son fils, dans la petite salle organisée autour d’une dizaine de tables sans nappes, photo de soleil suspendue au mur, pareille à un énorme iris.

Rosa s’assit à la caisse et enfila ses baskets de travail pendant que Lino s’emparait d’une bière glacée. Elle en profita pour examiner son mollet

gauche. À travers la couche de fond de teint la tache était réapparue, floraison veineuse malade, violette. Elle prit le temps de la remaquiller avant de s'en détourner, préférant admirer Lino en train de boire, goulot sur les lèvres. Ses cheveux noirs comme les siens. Ses yeux verts, comme les siens.

- Tu vas plonger avec Martin ce midi, Lino ?
- Yep. Sauf si tu as besoin d'aide.
- Non ça va, chéri, profite.
- Anna est en retard, non ?
- Elle va arriver.
- J'appelle Marc. Je veux son avis sur Kinski.

Avec la bénédiction de sa mère, Lino sortit passer son coup de fil, et Rosa s'obligea à ne plus penser à la tache. Se concentrer, se focaliser sur le travail.

Dès qu'elle pénétra dans la cuisine du Petit Soleil, son stress diminua comme sous l'effet d'un charme. Rosa aimait être ici, dans son nid, elle embrassa son cuisinier avec chaleur. D'un sourire, elle apprécia l'allure soignée d'Hassan Hadji, sa soixantaine d'années aux cheveux gris, la façon dont il se tenait, port de tête droit tel un danseur classique.

- Ça va mon bel Hassan ?
- Le four va lâcher, Rosa.
- Mais il marche encore, non ?

– Il faut le frapper pour qu’il marche.

– Mais il marche.

– Il marche, patronne, il marche. Ça s’est bien passé pour l’hôtel ?

Rosa croisa les doigts, mais Hassan n’avait pas besoin qu’elle s’explique pour deviner son angoisse. Depuis sept ans qu’il travaillait avec elle, il savait comment la prendre.

– Tu sais que j’en ai encore rêvé cette nuit de ton hôtel ? J’étais l’homme aux clefs d’or, un concierge magnifique. En veste blanche. Je distribuais des clefs en or à des filles plus belles les unes que les autres. Bonjour madame, bonsoir mademoiselle, bonne soirée. Bonne nuit, surtout.

Dans le fond, près d’un ventilateur à l’arrêt, le jeune commis étouffa un gloussement. Amusée elle aussi, Rosa l’interpella.

– Ari, tu sais qu’on te garde une place avec Hassan dans la cuisine de l’hôtel ? Pour les petits déjeuners.

Ari savait. Il la remercia en terminant de lutter contre un morceau de tomate que sa maladresse finit par faire tomber par terre. Faussement choqué, Hassan leva les yeux au ciel.

– Qu’est-ce que tu veux que je fasse avec cette casserole ? Tout ce qu’il touche, il le casse en mille.

– Te laisse pas faire, Ari. Les vieux beaux comme Hassan il faut les remettre à leur place. Ouste, aux fourneaux.

– À tes ordres, patronne. On y va. Allez, marche !

Hassan se remit à frapper le four du plat de la main, et Rosa inspecta tous les produits, tous les plats. Elle ne dit rien quand elle découvrit du calcaire en masse sous l'évier, rien quand elle remarqua deux ampoules grillées. Se concentrer, se focaliser sur le travail.

De retour en salle, le sourire de son fils la saisit. Téléphone en main, Lino exultait.

– J'ai eu Marc. On le voit ce soir au Tangerina.

– Il a des nouvelles de Kinski ?

– Yep. Le gros est « tenté », « très tenté », on aura bientôt sa réponse.

La joie de Lino était contagieuse, et Rosa entreprit de dresser les tables en chantonnant, « *tenté* », « *très tenté* », lorsque le carillon de la porte d'entrée résonna dans la salle. Anna Sopak, sa serveuse, venait enfin d'arriver. Blonde, ronde, enceinte de cinq mois, son visage malicieux donnait toujours à Rosa l'envie de l'embrasser. La jeune femme s'excusa pour son retard sans parvenir à corriger son accent polonais.

– J'ai attendu le médecin pour l'échographie.

Rosa l'accueillit en posant sa main sur le ventre proéminent.

– Tout va bien là-dedans ?

– C'est une fille.

– Vous êtes contente alors.

– J'en ai pleuré. Et vous, ça a été comment pour l'hôtel ?

D'un regard, Rosa sollicita Lino qui venait de prendre une deuxième bière. Il hocha la tête. Anna apprécia la nouvelle.

– Vivement que ça marche.

« Vivement », confirma Rosa pour elle-même, s'étonnant de sentir le ventre d'Anna vibrer sous sa paume. Elle échangea un sourire émerveillé, soudain préoccupée par une présence qu'elle venait juste de remarquer. Là, figé près de la porte, un enfant baissait les yeux comme s'il voulait disparaître, un sac de sport posé à ses pieds. Rosa s'adressa à lui avec douceur.

– Et toi Martin, tu es content d'avoir une petite sœur ?

Le petit garçon ne répondit pas, laissant sa mère justifier son mutisme.

– Je ne sais pas ce qu'il a depuis ce matin ce gosse. Moi j'étais heureuse quand ma mère attendait ma sœur. Lui, on a l'impression qu'il serait heureux si je faisais une fausse couche.

– Il n'a que sept ans.

– Huit.

– Ça va lui passer.

– Je ne sais pas.

Lino posa sa bière et se rapprocha de l'enfant.

– Bah alors poisson, prêt pour la plongée ?

– Mmh.

– Tu n’as pas oublié ton maillot ?

– Non.

– Tes palmes ?

– Non.

Lino leva son pouce pour le féliciter pendant qu’Anna, elle, continuait de s’en plaindre.

– Une heure qu’il est comme ça, tout fâché, là. Je lui ai dit que tu ne pourras plus lui donner ses cours de plongée, Lino.

– Pourquoi je ne pourrais plus ?

– Avec les travaux de l’hôtel, tu n’auras plus le temps.

– Je trouverai toujours du temps pour plonger, ça n’a rien à voir.

D’un geste protecteur, il ébouriffa les cheveux de l’enfant.

– Hein, poisson ? On ne va pas arrêter de plonger, t’inquiète.

– Mmh.

– Allez zou, on y va.

Le petit ne bougea pas.

– Tu viens ?

Le petit ne bougea pas.

Anna s’adressa encore à Lino, exaspérée.

– Tu pourras le ramener chez ma sœur après ? Mon mari est sur un chantier ce week-end, c’est elle qui va le garder ce soir.

– « Mmh », fit Lino en émettant un son volontairement trop aigu.

Et la voix du jeune homme sonna si bizarrement que l'enfant se décripa, pouffant dans son menton. Lino le gratifia d'une nouvelle caresse avant de se tourner vers Rosa.

– Si tu as des nouvelles du Russe, tu m'appelles.
« *Ou pas – ou pas* » !

C'était une évidence et Rosa le rassura, aimantée par son rire qu'elle suivit jusque sur le seuil, jusque dehors, tandis qu'il entraînait l'enfant en direction de la mer. Elle adorait leur gaieté dans la rue calme, elle admirait leur peau sous le soleil. Leur peau souple et tendre. Leur peau immaculée. Vivement l'hôtel, se répéta-t-elle. Vivement.

Au moment où les deux garçons échappaient à sa vue, des fourmillements commencèrent à envahir ses jambes. Et Rosa se mit à taper par terre ses pieds trois fois, l'un après l'autre, taper pour pousser son sang à mieux circuler jusqu'au cœur, taper, taper, au secours de ses veines.

Minuit et demi. Rosa était prête à oublier toute tension. Les derniers clients avaient déserté le Petit Soleil, les employés étaient rentrés chez eux. Après s'être remaquillée, elle troqua ses baskets contre des escarpins en cuir et se pressa d'aller tourner deux fois la clef dans la serrure de la vitrine, dans un sens puis dans l'autre, suivant son rituel. Sur le trottoir d'en face, Lino l'attendait en fumant avec nervosité, aspirant, recrachant des bouffées courtes et violentes. À la vue des talons de sa mère, il ne put s'empêcher d'ironiser.

- C'est des nouvelles, tes échasses, là ?
- Tu n'aimes pas quand ta mère est sexy, hein ?
- Demain tu vas me supplier de te masser les jambes.
- J'ai hâte.
- Putain de profiteuse.

Rosa lança son rire en s'emparant du bras de Lino pour qu'il la soutienne, marchant collée à lui

en adoptant son rythme. Les inconnus auraient pu les prendre pour un couple, faible différence d'âge, dix-neuf ans à peine, tant leur complicité transparaissait. Et ça ne l'aurait pas gênée du tout, Rosa, que l'on puisse l'imaginer mariée avec un garçon tel que Lino Messina, s'agrippant à sa jeunesse, à son ambition, comme si celles-ci la faisaient rayonner. S'agrippant même à cette espèce de dédain qu'elle décelait souvent chez lui, dédain pour les faibles, pour les abrutis, les laids, pour ceux qui étaient différents d'eux-mêmes. S'enorgueillissant de la manière dont il travaillait pour qu'elle soit fière de lui, en accord avec chacun de ses mots, chacun de ses gestes, avec toute sa chair. Elle avançait, tête haute, accrochée à ce bras ferme pour ne pas perdre l'équilibre. Et Lino se laissait faire. Il la soutenait, avec cet air renfrogné qu'il lui arrivait de prendre, parfois, de façon soudaine. Rosa n'aimait pas quand il faisait cette tête. Elle enquêta.

– Ça s'est bien passé la plongée avec le petit ?

– Tu sais qu'il part deux mois en Pologne cet été ?

– Qui, Martin ?

– Ben oui, Martin Sopak, tu connais d'autres Polonais que les Sopak ?

– C'est bien qu'il puisse connaître son pays d'origine. Toi aussi tu aimais bien aller en Italie voir Pépé quand tu étais petit. Non ?

- Si. On jouait au foot.
- Avec Pépé ?
- Non, avec les voisins, *stupida*.
- Ne parle pas à ta mère comme ça ou... j'arrête de te repasser tes chemises.

Ils marchèrent encore cinq minutes dans les étroites rues animées du Vieux-Nice, tout en se taquinant. Puis, à nouveau, Lino se rembrunit.

- Putain, j'espère que c'est OK pour Kinski.

Son nom inscrit en lettres lumineuses au-dessus d'une devanture noire, logée dans une ruelle, le Tangerina était une petite discothèque que les Messina fréquentaient en habitués. À l'entrée, ils furent accueillis par Moktar, le videur massif aux allures de pieuvre inoffensive, ses longues tresses tombant sagement sur les épaulettes de son costume aussi sombre que sa peau. Moktar étreignit Rosa et lui livra quatre bises sonores.

- Ça va Rosa ?
- Et toi Moktar, ta femme ? Tes filles ?
- Elles ont encore acheté trois robes chacune aujourd'hui.
- Elles veulent te plaire. Marc est là ?
- Toujours au poste.

D'une poignée de main glissante, Moktar salua Lino avant de les laisser passer, déjà accaparé par

Remerciements

J'aimerais remercier Jeanne Pois-Fournier, mon éditrice, pour son émouvante conviction. Marie Leroy, directrice des éditions de La Martinière Littérature, pour son accueil si chaleureux. Laureline Amanieux, ma complice millénaire, pour son soutien indéfectible. Michel Spinosa, mon correspondant préféré, pour toutes nos correspondances.

Merci à Élodie Colomar, Jean-Bernard Marlin et Sophie Hiet, mes amis, pour leurs encouragements précieux.

Merci en particulier à David Fenech.

J'aime pour toujours ma fille Anouk.

Sans oublier Akira.

Merci à mes professeurs de littérature de l'université de Nanterre et à l'atelier scénario de la Fémis.

À Séverin Cassan et à l'équipe de La Martinière.

Enfin, je voudrais exprimer ma gratitude envers mon cher docteur Atlani, son écoute et sa lecture m'ont aidée à ne pas lâcher prise, à continuer.